du Tibet suivent, comme les Qalmaq, la religion de Mâni; on trouve cependant parmi eux des adorateurs du feu»; on lit dans un autre passage : «Il faut trois mois pour parcourir le Tibet. La capitale se nomme Lambeh, c'est la ville des Qalmaq et la résidence des Lamas. Quelques personnes prétendent que le tombeau du peintre Mâni est dans cette ville[1].» Le traducteur de l'ouvrage, Ch. Schefer, a fait remarquer en note que Mâni était la corruption du mot Sakamuni (Çākyamuni), «qui désigne Buddha dans les auteurs persans»; dans la ville de «Lambeh», il a proposé de reconnaître [Tachi-]loumbo (bKra-çis-lhun-po), et le «tombeau du peintre Mâni» serait le mausolée du «Teshoo-lama». Il est bien certain qu'une confusion s'est produite dans l'esprit de l'auteur persan, et la ressemblance de Mâni et de *muni* en semble en partie responsable; nous verrons plus loin que la même confusion s'est produite en Chine, mais en sens inverse, dès le temps des Song. Seulement Mir Abd-ul Karim Bukharî était un savant, qui connaissait les traditions relatives à Mâni. Le qualificatif de «peintre» qu'il lui applique ne permet pas de douter qu'il ait bien en vue Mâni et non Çākyamuni[2]. Si, sur l'analogie phonétique des deux noms, il a fait des tibétains lamaïstes des manichéens, c'est qu'il était question ailleurs, dans des textes musulmans plus anciens, de l'existence du manichéisme au «Tibet». C'est à ces textes anciens que remontent, directement ou indirectement, la mention des adorateurs du feu qui vivent au «Tibet» à côté des manichéens, et l'épithète de peintre donnée à Mâni; l'auteur leur a maladroitement amalgamé les notions modernes des Qalmaq, de la ville de «Lambeh» et des

(1) L'*Histoire de l'Asie centrale* de Mir Abd-ul Karim Bukharî porte sur les années 1740-1818; elle a été écrite dans la première moitié du XIXe siècle et traduite par Ch. Schefer, Paris, 1876, in-8°; les passages que nous citons se trouvent aux pages 233 et 238.

(2) Cf. par exemple Flügel, *Mani*, p. 383.